Document généré le 1 juin 2025 03:20

Inter
Art actuel

Reçu au lieu

Numéro 132, printemps 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/90986ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2019). Compte rendu de [Reçu au lieu]. *Inter*, (132), 80–81.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2019

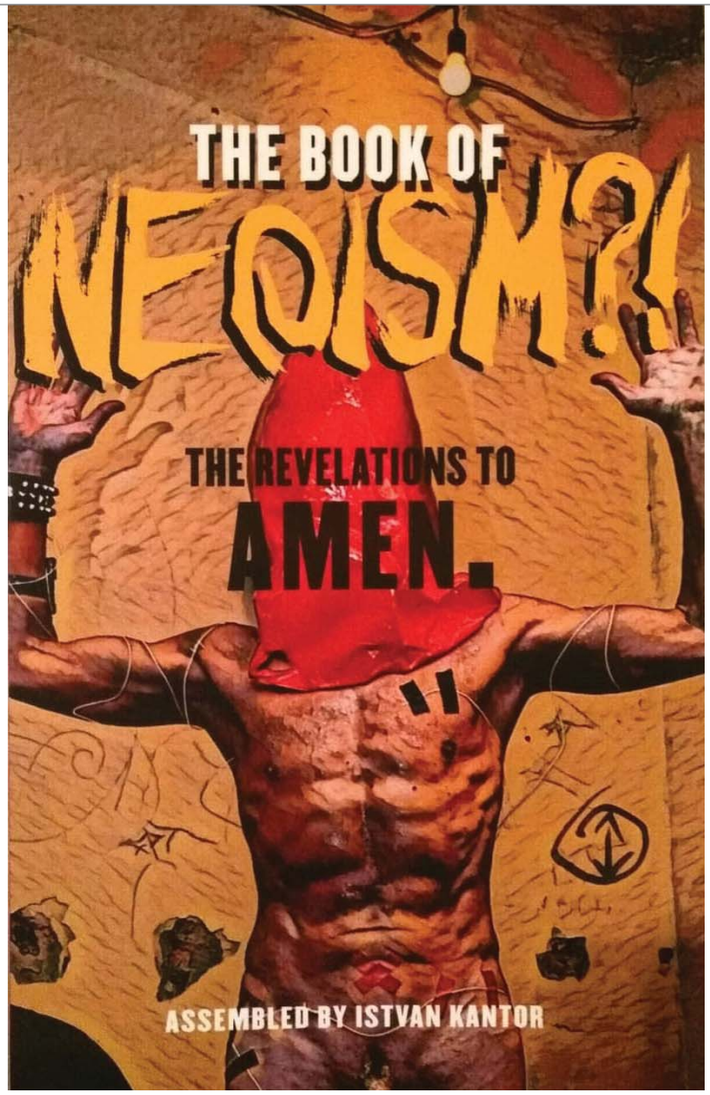
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



The Book of Neoism ?! The Revelations to Amen

Assembled by Istvan Kantor

Il s'agit d'une publication de 500 pages, en anglais, au sujet du néoisme par son promoteur qui compile en six volumes les données diverses concernant cette esthétique et ses combinatoires.

Le volume 1, jusqu'à la page 88, porte comme chapitres « My camp », « Short Course », « Néoism ?! Never », « On Trial », « Killed by Neoism ?! » et « Thus Spoke Monty Cantsin ? ». Puis c'est le volume 2, préannoncé comme « The Excitement Is Back Again, Out of its Ruins », avec « Smooth Surface », « Babel », « Bubble », « Scapegoat », « The Transparent Flag » et « Veins », ici jusqu'à la page 166. Pour le volume 3 qui s'étend de la page 167 à 248, sous-titré « Streaming Out, the Doctrine of Negative Attributes, Fit Thightly », on retrouve « Split », « Picnic », « Brainforest », « Disintegrate ! », « In Situ » et « New Issue ». « Neoism » est l'annonce du volume 4 avec comme axes « Suoernova », « Fashion », « Reality Fluid », « Shapeshifter », « Pestilence » et « Bulshit » jusqu'à la page 223. Le volume 5, « Monty Cantsin y la revolucion néoista », contient de la page 224 à 403 les sections « Basic Tactics », « Fucking Robot », « Paper Tigers », « Nomadity », « Because Everyone » et « Bordello ». Le dernier volume s'intitule « Try Neoism, There Is Nothing New in It » et contient « Off Theory », « Suck, Supplement », « Frankenstein », « Evidence » et « Franzy ».

Qu'en dire ? D'abord que cette litanie explosive démontre les grandes orientations et principaux axes de production du néoisme par Istvan Kantor, son disséminateur-producteur.

En toute fin, en postface, il est dit que « *[t]his bible size book reveals…* », donc que la révélation du néoisme par cette publication est à la mesure « démesurée » de son auteur. C'est une synthèse et une extrapolation des actes et attaques esthétiques de cet esprit souvent profanateur et iconoclaste.

Richard Martel

neoism.news@gmail.com.
ISBN 9 789949 994441

A. L. A. L.

Geneviève Roy

À force de voir l'image choquante, le reportage violent, l'humain sanguinaire, le sujet occidental oublie la réalité de ce qui est vu ; ses nerfs se durcissent, l'atteindre devient de plus en plus difficile.

Les dessins de Geneviève Roy, qui nous présente son livre d'artiste *A. L. A. L.* (*Absurdes lancements attaques létales*), visent à ranimer la conscience, à redonner l'épaisseur subjective de ceux qu'on représente au sein des scènes de conflits. Alors que trop souvent les individus montrés dans l'actualité semblent réduits à leur statut d'image, Roy souhaite leur redonner leur profondeur, faire surgir leur humanité, ramener à la conscience le fait que ces personnes existent réellement. Elle souhaite que la représentation dépasse l'abstraction lointaine du conflit étranger pour le ramener au sensible, au visible.

Le dessin – dont les sujets s'inspirent d'images de l'actualité qu'on pourrait trouver lors d'un bulletin de nouvelles, sur les pages d'un quotidien – laisse une grande part au vide alors que d'importantes plages blanches isolent les figures les unes des autres : les humains semblent si petits face à l'immensité des balafres de la guerre. L'enfance y dialogue avec la violence, le jeu avec la fuite. À travers la transparence du papier oignon, les figures s'entrecroisent et s'additionnent, telles des informations qui s'accumulent. À mesure qu'on tourne les pages, elles s'éclaircissent, deviennent moins chargées, s'allègent. Peut-être, même avec la souffrance du conflit, avec la difficulté du déplacement migratoire, l'artiste suggère-t-elle une lueur d'espoir, l'espérance d'une existence en paix.

L'idée du retour personnel à la conscience de l'autre se poursuit dans les textes accompagnant le dessin. Nora Atalla, dans le poème « Les passagers de la nuit », raconte les horreurs de la guerre, la souffrance de la migration, la haine des belligérants, l'incompréhension des victimes. Esperance Mfisimana traite quant à elle surtout du point de vue de l'enfant, rêveur mais victime de son lieu d'origine. Finalement, l'historienne de l'art Sabrina Clitandre, dans « *A. L. A. L.* : le malaise à feuille de peau », contextualise et analyse l'œuvre qui nous est présentée à travers la démarche de l'artiste et une compréhension formelle du dessin.

A. L. A. L. se veut donc un rappel de l'humanité placée face à la terreur guerrière : trop souvent, la distance risque d'effacer l'empathie de celui exposé à l'image. Geneviève Roy présente ici une tentative de retour à la conscience, les images et les textes ramenant à la vue ce que l'actualité oublie.

Raphaël Ouellet

jegeroy.houriya@gmail.com

Le déficit des années antérieures (fictions)

Éric Therer

Déficit des années antérieures est le nom d'un groupe français expérimental particulièrement actif depuis la fin des années soixante-dix, mais ce n'est pas ici le critique des avant-postes musicaux – qu'il est aussi – qui s'adresse à nous ; c'est l'auteur-performeur belge Éric Therer qui depuis une trentaine d'années a développé obstinément un projet à géométrie et appellation variables : Carnival of Absurdity dans les années quatre-vingt, Compagnie générale

des eaux dans les années quatre-vingt-dix et deux mille, rebaptisée Grand Ordinaire avec le cinéaste Jacques Donjean pour développer, ces dernières années, Ordinaire avec le musicien Stephan Ink ou encore son autre duo, & Stuff, projet audio conceptuel initié dans les années quatre-vingt-dix et repris plus récemment avec son complice créateur sonore Paradise Now.

Sur sa propre maison d'édition d'objets imprimés et sonores Easter Belgium at night, Éric Therer a publié, depuis une quinzaine d'années, une dizaine de petits recueils de textes qui s'ancrent dans notre hyperréel, celui qu'il côtoie dans son métier d'avocat comme dans les *Notices de la vie ordinaire* à partir de rapports d'expertise judiciaire en 2010 ou, en 2015, le joli *Ping-Pong*, en collaboration avec le plasticien Benjamin Monti, parti de la condamnation de Claudine Durant en 1964, coupable d'avoir joué au tennis de table en monokini ou encore lors de ses pérégrinations « on the road » comme pour ses « anti haïkus québécois » inspiré par son voyage le long de l'autoroute A20 qui a donné son nom à ces fragments publiées en 2016. C'est dans cette hyperréalité que banalité rime avec étrangeté et accomplissement – ou pas – des tâches du quotidien dont l'auteur fait rapport sous le mode de procès-verbal, d'instruction, d'inventaire…

Cette écriture en apparence distanciée, précise, véhicule un regard aiguisé et critique sur ces règles qu'on nous impose ou que nous nous appliquons à nous-mêmes dans diverses circonstances, comme s'il fallait épouser jusqu'à leur excès kafkaesque. Elle joue avec les codes de la norme qui s'infiltrent dans les recoins intimes de nos vies pour mieux la révéler dans sa toute-puissante médiocrité.

Parmi les douze textes qui composent ce petit mais grand recueil, pointons le « Rapport journalier », celui de Marina, en charge de l'équipe du matin, responsable des plateaux petit-déjeuner, le « Rapport annuel » d'une technicienne de surface qui effectue des pauses, le « Roulage », constat d'accident entre un conducteur au regard figé et un cerf qu'il a heurté, tous les deux ayant finalement mystérieusement disparu, mais aussi « Qu'est-ce que je vous mets dessus ? », décrivant la solitude d'un employé dont la principale distraction est de manger une portion de frites saucées à la « Friture du Grand Gravier », et « Autour des Établissements Jean Box » qui rend un hommage appuyé au grand-père poète actionniste Bernard Heidsieck sur le mode de son célèbre *Vaduz* : « Autour des Établissements Jean Box, il y a une animalerie, un magasin de sport, une épicerie espagnole, une épicerie polonaise… tout autour du pourtour, il y a : des charbonnages, des terrils, des cortils, des courtils, des cotillages, des zonings industriels… tout autour du pourtour des Établissements Jean Box, il y a des détours, des retours, des recours… »

Une musicalité langagière dégraissée (certains de ces textes ont d'ailleurs fait l'objet d'un accompagnement sonore), soutenue par une pulsation, notamment dans la répétition des adresses souvent impersonnelles (« Attendu que… », « On a dit que… »), mène le lecteur vers des chroniques très localisées (le plus souvent sa ville de Liège et la Wallonie) où s'installe une sorte de suspens qui se termine, le plus souvent, dans une non-résolution confondante.

Les *fictions* de ce *Déficit des années antérieures* ne le sont que dans la mesure où l'auteur scrute à la loupe, révèle et répertorie, pour les rendre parlants, les détails de ces bouts de vie à l'abandon d'elle-même. Dans l'écriture scandée d'Éric Therer – comme c'est le cas d'autres « poètes sonores », une fois qu'on l'a entendu en direct, sa voix revient immédiatement « faire sonner » notre lecture –, l'hyperréalisme confine au surréalisme. Sans jamais s'épancher sur la tristesse rentrée, le pathos intégré ou le drame obscurci de ces anonymes, il leur redonne toute leur humaine singularité. De ces instantanés de (non-)vies (sur-) ordinaires décrits avec précision se dégage comme une empathie pudique mais sensible, qui joue aussi de l'humour (noir) pour toucher juste.

Philippe Franck

Éditions Eastern Belgium at night
Eban 17-011
easternbelgiumatnight.be

BÉBÉ : tu performes ?
Revue annuelle, 2019
Blad&Nad (François Bladier et Nadine Agostini)

La dernière édition de la revue annuelle *BÉBÉ* propose la question suivante : « Tu performes ? » Une vingtaine d'artistes et poètes y répondent par l'image, la poésie, l'essai ; chacun finit par fournir, en quelque sorte, sa propre définition du procédé.

Aucune table des matières, aucun commentaire des éditeurs, seulement une brève biographie des participants à la fin du volume : les réponses des participants sont livrées de manière brute. On y retrouve par conséquent uniquement des visions de l'art action par ses praticiens. En fait, la lecture présente plutôt une compilation des données d'une enquête que leur interprétation globale : par l'accumulation, la publication montre de manière éloquente la diversité artistique, la richesse historique et l'épaisseur théorique de la discipline. La simplicité de la question posée par les éditeurs contraste avec la complexité, l'ampleur des réflexions.

Différentes pistes alimentent ainsi les articles de la publication, la diversité de la pensée de la performance se matérialisant en une diversité du format des contributions. Certaines, proposées notamment par Joris Brantuas et Akenaton, nous éclairent sur le travail performé par le biais d'une vision rétrospective : la réponse des artistes à la question des éditeurs prend alors la forme d'une liste d'actions passées, expliquées et mises en contexte par les artistes eux-mêmes. D'autres empruntent la voie de la poésie, entre autres Démosthène Agrafiotis et Michel Giroud, ou de l'image, comme Martha Jonville et ORLAN.

L'essai théorique semble toutefois l'option dominante empruntée par les auteurs : Richard Martel explique le *performatif* en tant que fait artistique et social ; Esther Ferrer revient sur ses actions passées par ce qui la pousse à agir, par les moyens de l'action ; Yann Marussich se contente de vivre dans le présent, de « voir où ça mène » ; Chiara Mulas prend position en faveur de l'art action et de la poésie action, affirmant qu'« [e]xtraire la poésie du quotidien pour la faire exister en poème, c'est parfois une déchirure, un acte extrême, à travers lequel il faut questionner, dénoncer et mettre sur un autre plan la réalité de notre monde. »

Tu performes ? Tous répondent par l'affirmative. Ce faisant, tous se livrent au sein des pages de la publication. La somme de ces individualités dresse un portrait, met en lumière ce qui meut, ce qui anime aujourd'hui les pratiques artistiques et poétiques performatives.

Raphaël Ouellet

bladenad@laposte.net